



L47
4669

Wachette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES BORDS
DE L'ADRIATIQUE
ET LE MONTÉNÉGRO

PAR

CHARLES YRIARTE

VENISE — L'ISTRIE — LE QUARNERO — LA DALMATIE — LE MONTENEGRO
ET LA RIVE ITALIENNE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 fr

EXTRAITS DES COMPTES RENDUS

M. Ch. Yriarte est un de ces privilégiés qui, grâce à l'autorité de leur talent, à l'inépuisable variété de leurs travaux, inspirent assez de confiance aux éditeurs pour qu'ils osent se lancer dans la voie périlleuse des publications de grand luxe.

Luxueux s'il en fut est, en effet, ce magnifique in-4° intitulé : *les Bords de l'Adriatique*. Impression, gravures, papier, rien n'a été négligé pour faire ressortir une œuvre féconde en révélations inédites sur quantité de pays dont les habitants sont devenus, par le fait des événements d'Orient, les héros du jour.

Après avoir rempli ses yeux d'aspects curieux, de paysages riants ou désolés, après avoir fouillé et admiré les trésors artistiques des palais, des villas, les ruines des monuments antiques laissées çà et là par le temps comme des épaves du passé, M. Charles Yriarte, mettant en ordre ses souvenirs, a composé avec intelligence et méthode une série de tableaux d'un coloris puissant, présentés avec la verve d'un humoriste et le bon sens pratique d'un voyageur habitué à définir le fort et le faible des choses et des gens, et aussi avec le bon goût d'un homme chez qui le savant se dissimule pour laisser la première place à l'observateur et à l'artiste.

L'œuvre d'un écrivain de mérite, M. Yriarte, ainsi éditée, devient un véritable objet d'art, car l'art de la plume et du crayon s'y révèle à chaque page. Les gravures illustrant *les Bords de l'Adriatique* sont d'une variété saisissante, d'une grande netteté d'exécution et d'une facture ferme et originale. Elles sont dues d'ailleurs à bon nombre de dessinateurs de talent, entre autres MM. Bayard, Janot, Stop, Girard, etc.

(*Paris-Journal*, 9 décembre 1877. — HIPPOLYTE FOURNIER.)

Tout le monde a eu entre les mains quelques-uns au moins des volumes de cette magnifique collection de voyages, entreprise par la maison Hachette, et qui, pour ne parler que de l'Europe, compte déjà des ouvrages comme *l'Espagne*, de M. Davillier; *Londres*, de M. Enault; *Rome*, de M. Francis Wey; *l'Italie*, de M. Gourdault. A ces deux derniers volumes le livre que nous annonçons sert de complément naturel, et ce mérite serait suffisant pour la foule chaque jour plus nombreuse des admirateurs de l'Italie; mais, de plus, l'ouvrage de M. Yriarte offre un intérêt tout actuel qui rendra son succès plus grand et sur lequel nous devons insister.

Ici la scène change, et l'intérêt, comme nous l'avons dit, prend un caractère d'actualité : M. Yriarte pénètre dans le Monténégro, et nous voici étudiant avec lui les mœurs de ce petit peuple rendu célèbre par la guerre d'Orient. Voici la capitale, Cattigné, bourgade bien plutôt que ville; voici le prince et la princesse, dont on nous donne des portraits. Puis viennent les détails sur la famille, sur la religion, sur l'armée, et nous ne quittons le Monténégro que pleinement instruits de la vie sociale de ce curieux petit État.

Avec M. Ch. Yriarte nous traversons l'Adriatique pour en suivre la rive italienne. Nous visitons successivement Ravenne, avec son architecture byzantine, ses mosaïques; ville curieuse entre toutes, toute pleine des souvenirs de Théodoric, de Dante, de Gaston de Foix, de Byron; Urbino et le fameux palais de ses ducs; Ancône; Lorette et son sanctuaire; Otrante, enfin, où M. Yriarte nous laisse encore éblouis des merveilles qu'il vient de faire défiler devant nous.

247-4669

en bois sculpté complètent cet aménagement intérieur, qui est le même dans la plus pauvre hutte comme dans la demeure la plus aisée; la différence est que, dans les chalets des « bons paysans », le mobilier de bois en vieux style (xvii^e et xviii^e siècles) est maintes fois ouvragé d'une manière somptueuse; les carreaux du poêle sont ornés de peinture à l'inustion ou de beaux dessins en relief, sans



INTÉRIEUR OBERLANDAIS.

préjudice d'une décoration variée de mosaïques et d'un lambrissage luxueux des murailles et du plafond. Dans les cantons primitifs, il y a en outre à l'intérieur une image plastique de la madone protégée par une boîte de verre, et, à l'extérieur, sur la porte ou à ses montants, des saints sculptés ou en peinture.

A côté ou en arrière de la chambre est la *stübli*. Dans les demeures des paysans bernois, cette *stübli* est non-seulement la chambre des maîtres, mais encore une espèce de sanctuaire domestique où se tient le bureau, où l'on garde l'argent, où se passent les actes importants, où ont lieu toutes les

Handwritten signature or mark at the bottom right of the page.

conférences qui demandent du secret. C'est là aussi qu'à l'occasion l'*Hofbauer* appelle les domestiques qu'il veut semoncer gravement et solennellement.

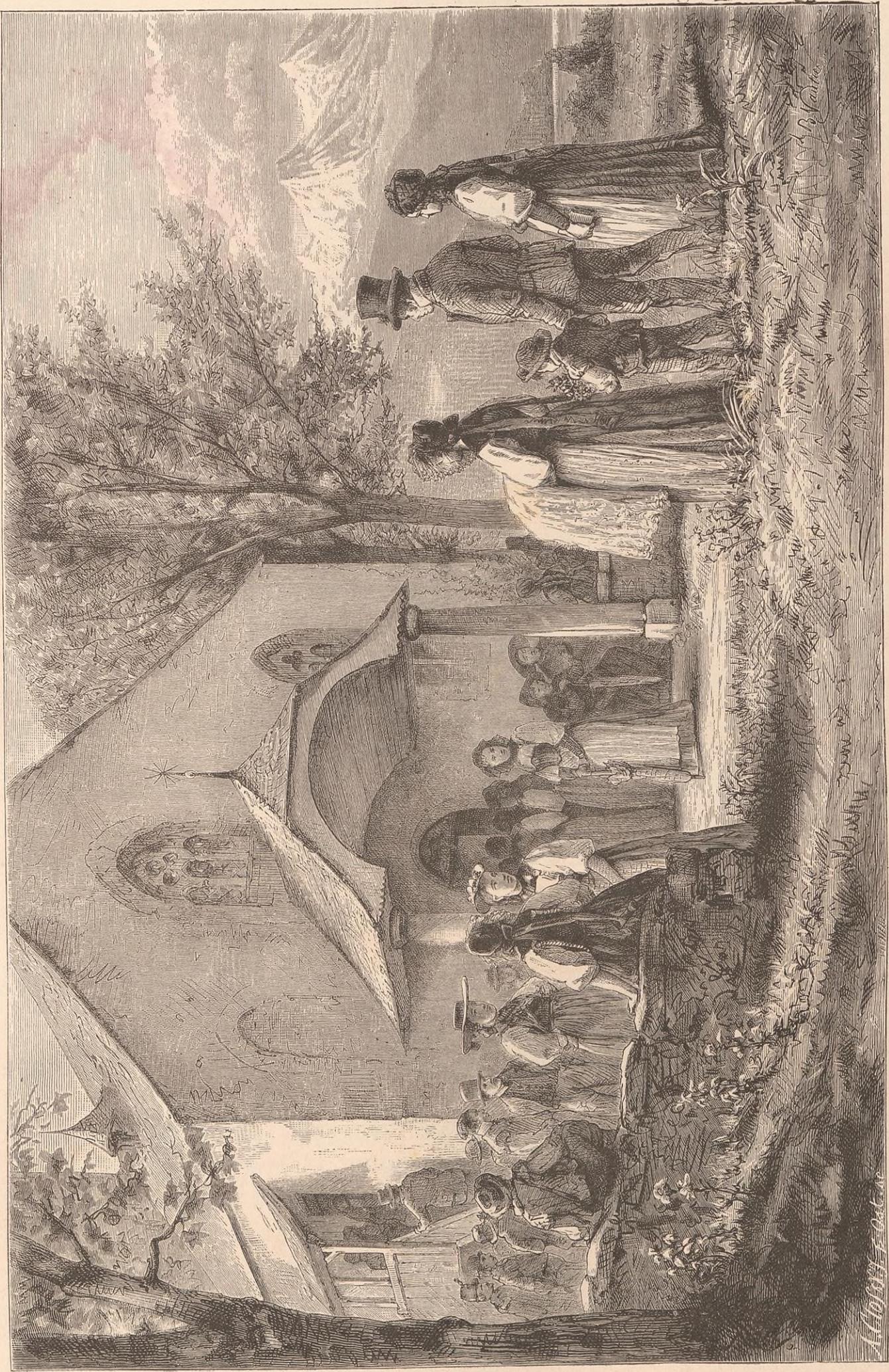
Derrière ces deux pièces, la *stübli* et la chambre, se trouve la cuisine, proprement carrelée, avec une grande cheminée pour fumer les viandes. Celle-ci, l'hiver, se ferme par en bas, et se remplace par un fourneau de fonte à plusieurs marmites. Souvent aussi la cheminée a son foyer derrière le poêle de la chambre, qui, de cette façon, peut être allumé de la cuisine, et un seul tuyau d'échappement suffit, en ce cas, pour les deux chauffages. Sur les côtés de la maison, et conduisant à la cuisine,



CHALET DE PATRE OBERLANDAIS.

sont percées deux portes munies d'escaliers en avance (*Vortreppen*) que protège une double arcade latérale ou tout simplement le toit en surplomb.

Un escalier manchot de marches en bois conduit de la cuisine aux caves; un autre mène par en haut à un corridor étroit, d'où l'on accède dans les chambres, bordées de galeries extérieures que décore souvent un très-beau grillage. Par ce prolongement de côté du noyau quadrangulaire de la maison, la façade à pignon prend une plus grande importance que les parties latérales, et l'ornementation architecturale se montre surtout sur le fronton antérieur. Par contre, le pignon tourné vers le nord reste une sorte de mur aussi clos que possible. Parfois les portiques extérieurs des chambres sont utilisés comme des agrandissements de celles-ci : on y fait sécher les graines, les fruits, et on y conserve divers ustensiles.



DEVANT L'ÉGLISE, DANS LOBERLAND.

En certaines parties de l'Oberland bernois, dans le Simmenthal, par exemple, et notamment à Erlenbach, la cuisine est la pièce centrale; c'est de là, et du corridor de dégagement, qu'on accède dans les autres pièces et dans toutes les chambres. Au milieu de cette cuisine, sous la large cheminée dont le manteau va se rétrécissant en forme de pyramide, se trouve le « foyer » proprement dit; à côté, est un autre foyer spécial pour la fabrication du fromage. A l'orifice de chaque tuyau s'adapte une trappe, un abattant de bois, qui sert et à conserver la chaleur du lieu et à empêcher l'invasion de la pluie ou de la neige; cet orifice est même souvent la seule ouverture par où pénètre dans la cuisine la lumière du jour.

Si deux familles habitent en commun un chalet, ce qui arrive fréquemment dans l'Oberland, alors les deux corps de logis sont divisés latéralement; le mur mitoyen, qui partage le pignon, est disposé de manière, ou que la cuisine demeure commune, ou que les cuisines, s'il y en a deux, aient à ce mur un commun dégagement pour la fumée. Parfois aussi trois familles, afin de diminuer d'autant les frais d'ornementation, s'associent sous une même façade; dans ce cas, le logement du milieu n'a pas, bien entendu, d'arcade latérale, et sa porte de sortie est sous le pignon de derrière. C'est même, disons-le, à la faveur de ces associations de deux ou de trois ménages qu'ont pu s'élever dans l'Oberland ces grandioses façades à pignon dont la richesse architectonique excite la surprise du voyageur.

Quant aux dépendances des chalets, granges, étables, remises à provisions, la maison bernoise du plat pays nous les montre toujours adjointes au logis du maître, et presque toujours aussi, dans ce dernier cas, au vaste toit de chaume fort en saillie, surbaissé sur l'ensemble, est annexée une petite construction supplémentaire qui a sa toiture à part et qui renferme l'étable à pores. Dans les hauts districts, au contraire, de même que dans le Valais et dans l'Unterwalden, pour ne parler que de la Suisse centrale, le grenier à fourrage et les écuries sont des constructions séparées, sises à quelque distance du corps d'habitation, mais d'un style toujours soigné et original. J'ai dit déjà que, pour les défendre de l'humidité et aussi de la dent des rongeurs, ces fenils se trouvent exhausés, au moyen de supports de pierres brutes, à quelques mètres au-dessus du sol.

Sur les poutres sculptées des façades sont ordinairement gravées en un relief noir sur un fond blanc, parmi toutes sortes d'entrelacements, des sentences tirées de la Bible ou des règles de vie pratique. Les beaux chalets de l'Emmenthal auraient pu déjà, chemin faisant, nous en offrir maint échantillon. A Thoune, la *Campagne Klose*, type achevé d'architecture simmenthaloise, foisonne d'inscriptions de ce genre. Elles ont été, paraît-il, composées par le poète Victor Scheffel, l'auteur du *Trompette de Säckingen*. Voici d'abord celles qui se lisent au fronton :

« Wer Gott vertraut — hat wohl gebaut. » — Qui en Dieu se fie, — a bien bâti.

« Dem Eingang Frieden. » — Paix à l'entrée.

« Den Scheidenden ein frohes Wiedersehen — Und Gruss den Wand'rern, die vorübergehen; — ob Glück anklopft, ob Trübsal naht, — Sie kehren ein nach Gottes Rath. » — Au plaisir de revoir ceux qui partent, et salut aux voyageurs qui passent; que le bonheur frappe à la porte, ou que l'affliction s'approche, ils n'entrent que selon le conseil de Dieu.

Puis, sur la façade sud-ouest du bâtiment, sont écrits ces vers :

« Lug, Untreu, Tücke, falschem Schein,
Soll dieses Haus verschlossen sein.

Dein Leib verwest, dein Haus zerfällt,
 Staub wird einst alle Erdenwelt,
 Doch niemals stirbt, was Menschenkraft
 Im Geist und in der Wahrheit schafft. »

« Que cette maison soit fermée au mensonge, à l'infidélité, à la malice, à l'hypocrisie ! — Ton corps se dissoudra, ta maison tombera en ruine, l'univers entier sera un jour réduit en poussière ; mais ce que la force humaine aura créé en esprit et en vérité ne périra jamais. »

Enfin, sur les galeries qui regardent les monts oberlandais, figurent ces belles strophes :

« Blick aus, wie Mönch und Jungfrau strahlt,
 Und wie die Sonne Landschaft malt ;
 Dann schaff' dein Tagwerk schön und treu,
 Dass auch dein Thun die Welt erfreu'.

« Wie Alpenfirnschnee, blank und rein,
 Halt' Leben und Gewissen dein !
 Selig, die reines Herzens sind,
 Sie schauen Gott als Gottes Kind.

« Als Pilger gehn wir durch die Welt,
 Und bald ist uns ein Ziel gestellt ;
 Heil Jenen, wo auf Haus und Gut
 Entschwund'ner Liebe Segen ruht ! »

« Regarde comme le Moine et la Jungfrau étincellent, et comme le soleil dore le paysage ; puis accomplis ta tâche quotidienne avec entrain et exactitude, afin que tes œuvres, elles aussi, réjouissent le monde. — Conserve ta vie et ta conscience blanches et immaculées comme les névés des Alpes. Heureux ceux qui ont le cœur pur ! Enfants de Dieu, ils contempleront la face de Dieu. — Comme des pèlerins, nous passons à travers ce monde, et bientôt nous aurons atteint le but. Bienheureux ceux sur la maison et les biens desquels repose la bénédiction d'un être cher disparu ! »

A Interlaken, sur une habitation située route du petit Rügen, je me souviens d'avoir lu cette autre devise :

« Wenn Du im Herzen Frieden hast,
 Wird Dir die Hütte zum Palast. »

« Si tu as la paix au cœur, — ta chaumière te sera comme un palais. »

Ailleurs, sur une maison construite en l'an 1700, est gravée celle-ci :

« Wann Gott mit Uns, — Wie stark der Find, — Mag Schaden nichs. » — Quand Dieu est avec nous, — si puissant que soit l'ennemi, — nul dommage ne peut nous atteindre.

Sur un poêle d'une maison du canton de Schwytz, on lit, à la date de 1564 :

« Franz Ulrich heüss ich mit Namen, Gott und Maria und alle himelisch Her hilff uns allen sammen. MDLXIII jahr. » — Je m'appelle de mon nom François Ulrich ; que Dieu et Marie, et toutes les puissances célestes veillent sur nous.

Enfin, voici deux inscriptions en vieux français que je reproduis littéralement :

« Par les armes lon peut aqueri de la gloire,
 Mais la gloire sant plume en oubli se dissout ;
 Les plus grand roy ne sont connu que par listoire,
 Leur espee est muette, et la plume dit tout. »

« On peut reposer tranquillement sur ses loriers,
 Si l'on a fait quelque chose qui vaille. »

II

L'Oberland bernois est tellement connu, ses bruissantes vallées et ses belles cimes sont visitées



TOURISTES DANS L'OBÉRLAND.

tous les ans par un si grand nombre de touristes, que la sobriété dans les descriptions me devient ici presque obligatoire : c'est pourquoi, au lieu de refaire tout au long la série classique des pèlerinages,

prendrai-je surtout le pays par certains côtés dont le voyageur se préoccupe d'ordinaire un peu moins. On désigne, tout le monde le sait, sous ce nom d'Oberland (*Pays d'en haut*) le vaste bassin circulaire formé par le cours supérieur de l'Aar et les vallées latérales qui y affluent, du Haut-Hasli jusqu'à Thoune. Ce bassin a deux solutions de continuité : à l'est par le Grimsel, à l'ouest par la Gemmi, deux cols alpestres qui communiquent, nous l'avons vu, avec le Valais. Sur ce grand pourtour se dressent deux chaînes parallèles de montagnes : l'une, au sud, appartient à la dépression que le Rhône arrose ; l'autre, au nord, appartient au canton de Berne. Les deux branches se rejoignent devant le Finsteraarhorn, sorte de chef de file, qui a l'air de les commander, et en qui les



SUR L'HEIMWEHFLUH.

Alpes Bernoises atteignent, en effet, leur point culminant. Mais, en deçà de ces Titans, principalement vers les deux lacs, essaient un certain nombre de cimes secondaires ou *voralpen*, qu'une coupure nettement tranchée sépare d'ailleurs des plus gros massifs. C'est ce cercle des avant-monts voisins d'Interlaken que nous allons d'abord visiter.

Si nous revenons du Höheweg, entre la file des palais d'été et la belle prairie du Höhematte (1), où quelques vaches agitent leurs clochettes, nous atteignons, par Aarmühle, la route de la gare, et nous obliquons de là, par un nouveau chemin établi en 1876 à travers la gorge de Wagneren, le long des caves à bière de M. Indermühle, vers la forêt d'État qui porte le nom de *Grand-Rugen*.

Le Grand-Rugen, ancienne propriété du couvent d'Interlaken, et d'abord appelé simplement *Buchwald*, s'étend depuis la *voralp* de l'Abendberg jusqu'à la plaine du Bodeli, qu'il touche par

(1) Cette prairie a été acquise il y a une dizaine d'années, pour le prix de 150,000 francs, par la société des propriétaires d'hôtels.



HOTEL JUNGFRAUBLICK.

E. Simpson del.

X. N. Frommholz sculpsit

E. W. Chertis

des parois de rocher à pic ou par des cônes de gravois émaillés de rosage alpestre. A droite de la gorge, se détache un sentier ombreux qui monte au *signal* de l'Heimwehfluh. C'est la promenade en quelque sorte d'initiation du touriste frais débarqué à Interlaken. Du pavillon élevé sur la cime rocheuse, le panorama est déjà splendide. A l'ouest, on découvre le Niesen aux vives arêtes, la nappe chatoyante du lac de Thoune, l'Aar serpentant sur un fond de prairies le long des ruines de Weissenau, puis la pension du Beatenberg et le Guggisgrat, à l'arrière-plan. Vers le nord, à travers la porte largement ouverte entre l'âpre Harder et le Kienberg aux molles déclivités toutes couvertes de bois et de pâtis, le regard tombe sur la vallée de Habkern, puis embrasse successivement le vieux Unterseen, le Höheweg, la ruine de Goldswyl, et touche à l'est les flots verdâtres du lac de Brienz. Et qu'est-ce donc qui brille de ce côté d'un si vif éclat? C'est la belle alpe de Breitlauenen. Quelle est, au-dessus d'elle, cette hauteur revêche? C'est le Gumihorn. Et, par-dessus encore, ce sommet luisant? La Schynige Platte. Puis, tout là-bas, ce triple front de glaciers qu'embrase le soleil couchant? C'est l'Eiger, c'est le Mönch, c'est la Jungfrau, trinité radieuse et superbe qui, aux feux miroitants du crépuscule, semble égrener, le long de ses flancs, un interminable chapelet de pierreries.

Ramenez maintenant vos yeux par deçà. A vos pieds gît mélancoliquement la ruine d'Unspunnen; au delà, pointe entre les arbres Wilderswyl et la vieille église de Gsteig, et, plus loin, poudroie sous les roues des voitures la route de Lauterbrunnen et de Grindelwald, avec la Lutschine écumante à gauche. L'encadrement est achevé à l'est par les pentes étagées de l'alpe Suls, par la Schwalmern aux vastes replis aimés des chamois, et, à l'ouest enfin, elle se termine aux massifs de hêtres et de mélèzes dont s'encapuche le front de l'Abendberg.

Une autre excursion obligatoire est celle du Petit-Rugen, immense parc aménagé par M. Rappart, et dont le bel hôtel *Jungfraublick* garde en quelque sorte l'entrée. Cette montagne, appelée aussi autrefois *Rugenhubel*, est une merveille de végétation; son épaisse chevelure est faite de toutes les espèces d'arbres que produit le sol helvétique. De la *Trinkhalle*, restaurant-buvette situé au fond du charmant méandre, on jouit d'une vue des plus étendues sur la vallée de Lauterbrunnen, sur la Jungfrau et sur le Mönch, son fier satellite. Plus loin, la route forestière, ombragée de hêtres et de châtaigniers, s'infléchit à l'ouest près de la propriété de M. Rappart, et conduit au pavillon dit *Waldgletscher* (Glacier de la Forêt), situé à 655 mètres de hauteur, sur une sorte de saillie rocheuse. Coup d'œil magnifique sur l'Abendberg, des flancs duquel le Grand-Rugen semble découler à la façon d'un immense glacier, mais d'un glacier superbe de vie et de végétation. Au sud, se dresse de nouveau la tour du vieux château d'Unspunnen, où le Manfred de lord Byron évoqua les génies de l'univers et dans les profondeurs duquel, assure la légende, gît un trésor que garde un énorme chien.

Au temps jadis, les puissants barons d'Unspunnen dominaient du Grimsel à la Gemmi, sur les vallées de Grindelwald, de Lauterbrunnen, d'Aeschi et de Frutigen. Burkard, le dernier rejeton de leur race, était, dit-on, de tous les seigneurs oberlandais, le plus acharné contre Berchtold V. Or ce Burkard avait une fille unique, renommée au loin pour sa beauté. Rodolphe de Wädenschwyl, un des plus aimables et des plus vaillants chevaliers de la cour des Zähringen, l'ayant vue un jour dans un tournoi, en devint éperdument amoureux. N'ayant nul espoir d'obtenir sa main de l'hostile baron, il profita d'une absence que fit celui-ci pour enlever à main armée la belle damoiselle et la conduire en triomphe à Berne, où il l'épousa. Cette violence accrut encore la haine invétérée de Burkard contre

la maison des Zähringen, et fut l'occasion d'une nouvelle guerre qui désola, plusieurs années durant, les rives de l'Aar et du lac de Thoune. La paix se fit enfin par l'épuisement des belligérants, mais seule la réconciliation personnelle du duc et du baron pouvait la rendre durable. Berchtold V, aussi généreux que brave, résolut d'en avoir l'honneur. Sans autre escorte que quelques pages et écuyers, il se rendit dans l'Oberland, et franchit, sans se faire annoncer, les portes du château d'Unspunnen. Là, dans une chambre solitaire, accablé de chagrin et d'années, et pleurant toujours la perte de sa fille



RUINES DU CHATEAU D'UNSPUNNEN.

chérie, se tenait son farouche ennemi, le baron Burkard. Berchtold marcha droit à lui, lui adressa des paroles de paix, et lui présenta le jeune Walther, enfant de la belle héritière et de son ravisseur. A la vue de ce tendre visage dont les traits lui rappelaient l'image de l'absente, le vieillard s'émut; il serra son petit-fils dans ses bras tremblants, et une suprême parole de pardon lui tomba des lèvres. Il fit plus : il reconnut, par un acte authentique, le jeune Walther pour baron d'Unspunnen et lui légua ses vastes domaines. Disons tout de suite que ce fut ce même Walther de Wädenschwyl (Wattenwyl), qui fut, en 1223, le premier avoyer de la ville de Berne. Cette réconciliation, qui rendait la paix à l'Oberland, fut l'origine d'une fête locale que de temps à autre on renouvelle avec une grande pompe. Le vieux Burkard avait dit : « Je veux que ce jour soit, chaque année, un jour de joie pour le pays. » En conséquence de ce vœu, l'anniversaire de l'événement fut marqué par des jeux alpestres, qui, célébrés

d'abord au pied du château, ont eu par la suite pour théâtre une prairie circulaire de l'autre côté du Petit-Rugen.

De semblables fêtes pastorales se célèbrent d'ailleurs périodiquement dans certaines localités suisses, et les populations s'y rendent de fort loin; la principale, qui a lieu à Berne, au printemps, est une sorte de réunion nationale, où tous les lutteurs de la Confédération sont conviés. D'autres ont un caractère purement local : telles sont celles de la Wengernalp, de l'Entlebuch, du Rigi-



FÊTES ALPESTRES.

Klösterli, et de la Seealp d'Appenzell. Ces réjouissances, appelées *Dorfeten*, *Alpstubeten*, ne se solennisent pas seulement par des danses suivies de festins aux gâteaux levés et à la crème, dont les pauvres ont leur honnête part; elles sont, en beaucoup d'endroits, et notamment dans l'Oberland et dans le Hasli, accompagnées de ces exercices gymnastiques où les Suisses, vous le savez, n'ont pas de rivaux. Il y a d'abord l'exercice du *jet*, qui consiste à lancer contre un but les plus grosses pierres qu'un homme puisse manier; c'est, comme vous le verrez plus tard, une réminiscence toute patriotique des batailles de Morat et de Morgarten. Puis vient la *lutte* (*Schwinget*), qui est le but et aussi l'attrait dominant de la fête.

Dès le matin du jour fixé pour la réunion, les concurrents des deux partis se rassemblent à l'auberge, et là, tout en causant et en vidant chopine, chacun choisit son adversaire ; puis, à l'heure dite, le cortège se met en marche, musique en tête, les couples de lutteurs appariés d'avance, vers la pelouse où siège le jury. Femmes et filles ont, pour l'occurrence, revêtu leurs plus beaux atours. Au bord de l'alpe qui sert de lice, une pancarte enguirlandée entre des drapeaux rappelle à tous, en quatre mots caractéristiques, *frisch, fromm, fröhlich, frei*, les vertus que la patrie suisse réclame d'un chacun : *frisch*, qualité de l'homme brave, alerte et dispos ; *fromm*, la piété traditionnelle ; *fröhlich*, la bonne humeur ; *frei* enfin, la liberté. Les combattants n'ont pour tout vêtement que la chemise, les bas, le pantalon, puis, par-dessus le pantalon, la demi-culotte spécialement de mise pour la circonstance. Celle-ci est une pièce en fort couil, qui ne va pas plus haut que les hanches et qui est munie d'une ceinture ou bien d'un bourrelet destiné à servir de prise. A défaut de ce caleçon additionnel, chaque lutteur a



LUTTEURS OBERLANDAIS : LA PRISE DE CORPS.

tout au moins un mouchoir de poche solidement noué autour de la jambe. Les manches sont retroussées jusqu'au-dessus des coudes, le col et le devant de la chemise déboutonnés pour laisser libre la respiration.

Ainsi accoutrés, les concurrents se présentent vis-à-vis l'un de l'autre, et, après s'être serré la main, pour attester que tout se passe en cordialité et sans haine, ils se saisissent avec calme, et suivant les règles, debout ou agenouillés, épaule contre épaule, la main droite à la ceinture de l'adversaire, la gauche cramponnée de l'autre côté au bourrelet inférieur de la culotte. La victoire est à celui qui, à deux reprises, fait toucher terre au dos de son antagoniste ; la condition est indispensable : si le vaincu tombe sur le ventre ou sur le côté, le résultat est déclaré nul. Pour le spectateur, et principalement pour l'étranger qui n'a encore rien vu de pareil, ce genre de lutte, avec le splendide encadrement que lui fait la nature alpestre, est un drame tout plein d'émotions, de surprises et de poésie. Suivant les phases du duel, aux hurras qui éclatent d'un côté, répond de l'autre un silence profond. Nul ne se désintéresse : les anciens, la pipe à la bouche, jugent de chaque coup en connaisseurs ; les jeunes filles surtout, qui n'ont plus à cacher leurs préférences, suivent haletantes les péripéties d'un



LUTTEURS OBERLANDAIS : LE MOMENT DÉCISIF.

Nous avons parlé des gravures : exécutées d'après les croquis de l'auteur, elles sont, presque à chaque page, le vivant commentaire du texte. Grâce à elles, grâce au luxe du papier et de l'impression, cet ouvrage, comme ses devanciers, devient un plaisir pour les yeux et fait honneur à la maison qui l'édite comme à la plume qui l'a écrit et aux crayons qui l'ont illustré.

(*Journal officiel*, 6 décembre 1877.)

M. Charles Yriarte est un heureux homme à la naissance duquel deux Muses ont présidé : c'est un écrivain délicieux et un dessinateur habile. On comprend que, lorsqu'il se met en route avec sa plume et son crayon, il ne revient que bien approvisionné de richesses de tout genre. Or le voilà revenu des bords de l'Adriatique, de Venise, de l'Istrie, du Quarnero, de la Dalmatie, du Montenegro et de toute la rive italienne, avec un splendide volume contenant le récit de ses excursions enjolivé d'un nombre considérable de gravures et de sept cartes.

Dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses, dit M. Yriarte, habite une race fière, belliqueuse et d'une belle prestance ; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes sont pittoresques. A côté des pandours, gendarmes locaux ornant leurs costumes de thalaris et de médailles, les bergères aux bonnets rouges pailletés d'or comme une jupe de danseuse, assises sur les rochers, brodent, en gardant leurs chèvres, des dessins exquis aux vives couleurs. Les marchés ont un aspect particulier bien fait pour charmer les aquarellistes. A chaque pas l'historien, le poète, le penseur, l'archéologue, le peintre, le géologue et le naturaliste trouvent dans cette matière féconde un aliment à l'intérêt qui les a sollicités.

Mais pourquoi insister ? M. Yriarte est bien connu dans le monde des lettres et des arts, et sa réputation, qui n'est plus à faire du reste, s'accroît pourtant chaque jour par de nouveaux travaux. Dans celui-ci le talent de l'écrivain s'allie à celui de l'artiste sous la forme la plus attrayante, car l'œuvre du dessinateur est la démonstration évidente du récit de l'historien. Que pourrait-on désirer de plus ?

(*Pays*, 7 décembre 1877. — PELLERIN.)

Parmi les publications de cette saison destinées à faire sensation, je dois citer en première ligne : *les Bords de l'Adriatique*, par Ch. Yriarte. Dernièrement, la croix de la Légion d'honneur venait récompenser chez Yriarte l'érudit écrivain et l'artiste raffiné. On peut se faire une idée de l'intérêt du volume dont je m'occupe, rien qu'en apprenant le nom de l'auteur. C'est à la fois un livre de l'attrait le plus vif, du style le meilleur, plein d'observations, d'aperçus nouveaux, de remarques profondes et un véritable musée rempli de plus de deux cent cinquante gravures sur bois, de grand mérite et d'une exactitude rare. Les événements dont l'Orient est le théâtre redoublent encore l'intérêt de ce superbe livre-album, qui de Venise vous conduit à Ghioggia, à Trieste, vous fait visiter l'Istrie, la Dalmatie, le Montenegro, de la façon la plus intelligente et la plus précise, puis vous mène à Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

La reliure de ce bel ouvrage est digne de lui. Damasquinée comme un poignard monténégrin, elle porte le Lion de Saint-Marc associé à la Croix d'Italie et au Croissant oriental. C'est d'un superbe aspect et d'un cachet artistique parfait.

(*Sport*, 5 décembre 1877. — BACHAUMONT.)

La maison Hachette enchâsse tous les ans dans son écrin, déjà si riche, un gros diamant ; cette année c'est le magnifique ouvrage de M. Charles Yriarte, *les Bords de l'Adriatique*.

M. Charles Yriarte s'est déjà fait un nom très-apprécié des gourmets et des délicats ; c'est un poète, un romancier, un styliste, un peintre, enfin un artiste, un *maître es arts* comme le moyen âge en comptait tant. Mais M. Ch. Yriarte n'a que cela du moyen âge ; c'est bien un moderne par l'esprit, les idées, le mouvement incessant de la pensée et les bonds fréquents et soudains de l'imagination.

Du reste, s'il est un livre d'actualité, c'est bien celui-ci, et on ne saurait trop étudier le chapitre que M. Yriarte consacre au Montenegro ; ceux où il parle, avec le même soin et la même compétence, de la Dalmatie et de Brindisi, ne sont ni moins curieux ni moins intéressants ; mais j'avoue que les pages sur Venise m'ont particulièrement charmé.

Remercions M. Ch. Yriarte : par le temps de politique qu'il fait, cela change heureusement l'esprit de voyager avec un guide si aimable, si gai de nature, si perspicace et armé d'une philosophie souriante à travers tout.

(*Le Nord*, 8 décembre 1877. — HENRI DE BORNIER.)

Comment, par exemple, donner en quelques lignes une idée quelque peu exacte du splendide ouvrage que M. Ch. Yriarte vient de publier : *les Bords de l'Adriatique*. — On ne peut rien imaginer de plus attrayant et de plus instructif à la fois que ce voyage féerique qui a pour point de départ Venise, pour principales étapes Trieste, l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, le Montenegro, et pour terme la rive italienne : Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

Ecrivain érudit, artiste exquis, penseur profond, conteur charmant, M. Ch. Yriarte nous transporte, par la vertu magique de sa plume, dans ces pays, les uns séduisants, les autres terribles ; il nous promène des lagunes ensoleillées aux âpres solitudes de la Montagne-Noire, et nous fait ensuite reposer sur ces rives bénies où règne l'éternel printemps. Non content de nous montrer les sites, il évoque l'histoire des contrées qu'il décrit, et nous en fait connaître les hommes avec une sûreté et une finesse d'observation réellement remarquables. Les événements d'Orient viennent encore ajouter, s'il se peut, au mérite de cette œuvre, en lui donnant un puissant intérêt d'actualité. Enfin plus de trois cents dessins, chefs-d'œuvre de la gravure sur bois, décorent et complètent les descriptions de l'auteur et font de ce livre une des productions les plus parfaites de la librairie contemporaine.

(*Derby*, 8 décembre 1877. — CHARBONNIER.)

Le livre de M. Yriarte est un bel et remarquable ouvrage. Il apprend la géographie et l'histoire de ces contrées ignorées, le crayon en main, car l'écrivain est en même temps un dessinateur exact, habile et infatigable. Ajoutons que la maison Hachette a donné pour cadre à ce récit intéressant et à ces nombreux croquis un livre au format superbe, orné de plus de trois cents dessins, signés Bayard, K. Girardet, Janet, Riou, Thérond, Valerio, Vierge, Catenacci et de dix autres non moins distingués.

(*Siècle*, 14 décembre 1877.)

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.